

**Sa saveur est délicate
comme l'arome des fleurs**

LE THÉ VERT

"SALADA"

'Tout frais des plantations' F875

*Une compagnie
d'écoliers en 1815*

RÉÉ au XVI^e siècle, le collège de Vannes avait été fermé sous la Révolution. A sa réouverture, en 1804, on n'y recevait plus que des externes dont l'éducation était très irrégulière du fait que les grands élèves, mobilisés par la chouannerie, ne revenaient s'asseoir sur les bancs qu'entre deux combats. L'imagination des plus jeunes était enflammée par les récits de guerre ; ils se sentaient transportés d'enthousiasme en entendant raconter les exploits des Cadoudal et des Guillemot, et c'est avec des yeux baignés de larmes qu'ils avaient vu rentrer dans les églises nues et dans les presbytères à demi-détruits les prêtres vieilliss, usés par les souffrances et par l'exil. Ils exécraient de toutes leurs forces le régime qui avait confisqué les États Pontificaux et fait prisonnier leur auguste souverain. La guerre d'Espagne, la conscription achevaient de les exasperer.

Comme ils avaient hâte de partir, à leur tour, et de marcher sur les traces de leurs aînés ! Enfin nos collégiens écumaient de rage d'être contraints de célébrer l'Empire et sa renommée dans leurs devoirs quotidiens.

Au retour des Bourbons, leur joie fut donc intense, bien que de courte durée. Quelques mois plus tard hélas ! vingt mille Français devaient trouver la mort sur le champ de bataille de Waterloo.

*
* *

Les forêts du Morbihan, un instant dépeuplées, redevinrent des nids de réfractaires. De tous côtés les chouans accouraient pour repren-

dre leurs alertes continuelles, indifférents aux fatigues de toutes sortes et aux nuits sans sommeil. A Vannes, les écoliers étaient en révolte, refusant de chanter le "Domine salvum fac imperatorem," raillant les professeurs qui portaient des cocardes tricolores, souillant d'encre et de boue l'aigle peinte au fronton du collège. Une telle situation ne pouvait se prolonger. Un prétexte s'offrit soudain aux impérialistes, décidés à frapper un coup.

Trois écoliers s'en revenaient de promenade par un soir de printemps, avec un bouquet d'aubépine à la boutonnière. A peine sont-ils parvenus aux portes de la ville que des gendarmes apparaissent. Les jeunes gens n'ont que le temps de faire demi-tour et de prendre la poudre d'escampette ; mais prompt comme l'éclair, les gendarmes s'emparent du plus grand, Le Manach est robuste, malgré son jeune âge ; à coups de poings, il réussit à terrasser deux de ses adversaires, mais on l'empoigne et l'immobilise : "Tu vas donner le nom de tes deux complices ! — Cela, jamais !" s'écrie Le Manach. Alors, il est frappé brutalement ; même on lui crache au visage. "Vous pouvez me tuer, dit le pauvre garçon, rien n'y fera, vous ne saurez pas les noms de mes amis." L'officier du poste a entendu des cris. Il accourt et donne l'ordre de transporter Le Manach à la prison où le collégien restera trois jours et trois nuits au milieu des chenapans, persuadé qu'il sera fusillé s'il persiste à se taire. Le quatrième jour, on l'emmène dans la cour de son collège où sont réunis tous les élèves. Il est pâle à faire peur et se traîne péniblement. "Allons, lui dit-on, crie vive l'Empereur ! — Plutôt la mort qu'une liberté achetée à ce prix !" Sa condamnation est lue à haute voix ; elle est seulement humiliante. Il ne fait plus partie du collège et tous les Établissements d'État lui seront fermés à jamais. En attendant sa feuille de route — car